

La pénurie d'instituteurs va CONTINUER À S'AGGRAVER

▶ Le nombre de francophones optant pour un baccalauréat d'instituteur est passé, en dix ans, de 5.806 à 5.341, baissant de 10 %

▶ Le nombre d'inscrits à un baccalauréat d'instituteur ou d'institutrice est passé, entre la rentrée 2005-2006 et celle de 2015-2016, de 5.806 à 5.341, soit une baisse de 10 % en l'espace de dix années. Au final, les chiffres de 2015-2016 représentent même une amélioration par rapport à l'année scolaire 2010-2011, le nombre d'inscrits ayant ainsi chuté à 4.812 (-16 %) à l'époque. Alors que la pénurie d'enseignants dans les écoles primaires de la capitale et du sud du pays est déjà problématique, et dans un contexte de boom démographique, le manque d'attrait pour le métier d'instituteur est inquiétant.

Quelque 26.941 instituteurs et institutrices étaient officiellement en exercice en janvier 2017, tous réseaux confondus, en Fédération Wallonie-Bruxelles. Un chiffre en hausse continue depuis 15 ans, puisque les enseignants du fondamental étaient 26.602 en 2012, 25.711 en 2007 et 25.429 en 2002, et qui est appelé à encore augmenter dans les années à venir en raison du boom démographique.

ALORS QUE LA POPULATION wallonne devrait croître de plus de 7 %, celle de Bruxelles connaît déjà depuis 15 ans une forte croissance. Alors que le nombre de postes à pourvoir ne cesse de

grandir, la baisse des vocations pourrait poser de gros problèmes à moyen terme. Dans certaines parties du pays, comme dans la capitale, la situation est déjà tendue. *"On a un gros problème pour trouver des instituteurs. Il y a une pénurie !"*, s'alarme ainsi l'échevin berchemois de l'Enseignement Pierre Tempelhof (MR).

Outre le problème de la pénurie d'étudiants pour la carrière d'instituteur, se pose parfois celui de la qualification de ceux qui se sont inscrits pour ces études. *"Il y a un certain nombre de personnes qui choisissent les études de pro-*

fesseur quand elles ont tout raté ailleurs. Il faudrait vraiment revaloriser le métier d'enseignant pour que les études redeviennent un premier choix !", insiste-t-on du côté syndical, alors que le taux de réussite en première année s'élève en tout cas à 57,8 %.

CAR NOMBREUX sont les jeunes enseignants, que ce soit dans le primaire ou le secondaire, à changer de métier après trois à quatre ans. Alors que le nombre d'étudiants en première année de régendat (premier degré en secondaire) ne cesse de croître, passant de 5.300 en 2005-2006 à

6.413 en 2015-2016, la pénurie d'enseignants est pourtant réelle pour de nombreuses matières. Une situation qui s'explique notamment par les 40 % de jeunes enseignants quittant la profession lors des cinq premières années de métier. *"Le métier est difficile et doit être valorisé"*, insiste, de son côté, Joseph Thonon, à la tête de la CGSP-Enseignement.

Julien Thomas

“ **RÉACTION**
Jean-Claude Marcourt (PS)
MINISTRE DE
L'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR

"De nombreux éléments jouent un rôle"

"Le mode de recrutement, les charges enseignantes, les fonctions attribuées aux primo-enseignants, leur accompagnement, la revalorisation barémique, la mobilité interréseaux, la formation continue sont autant d'éléments qui jouent un rôle non négligeable dans l'attractivité du métier et qui méritent que l'on s'y attarde si l'on veut véritablement lutter contre la pénurie".

“J’avais l’impression que mon cours faisait un peu bouche-trou”

BRUXELLES Nombreux sont les régents à changer de métier lors de leurs cinq premières années d'exercice, voire même à ne jamais se lancer dans la profession à la fin de leurs études. C'est le cas de Lucie, 26 ans, régente en morale, et de Rudy, 37 ans, diplômé en éducation physique, tous deux en Région bruxelloise. “Je donne cours de morale depuis cinq ans, mais j’ai décidé de changer car il y a trop d’incertitudes sur ce cours. J’ai la chance d’être nommée et ce sera donc un détachement. Je pourrai donc re-devenir prof dans quelques années si j’en ai envie. Aujourd’hui, en tout cas, en raison du climat d’incertitude, j’ai préféré chercher ailleurs. Et je ne suis pas la

seule, je discute avec beaucoup de profs qui ne voient pas trop où ils vont”, explique Lucie. “Après mes stages, je me suis rendu compte que l’enseignement ne serait pas pour moi. J’avais fait des études de régente en éducation physique car je crois aux valeurs du sport et au fait qu’il peut jouer un vrai rôle éducatif, mais je me suis rendu compte que ce n’était pas une priorité dans le programme. J’ai eu l’impression qu’on nous déposait les enfants à la fin des cours pour un moment fun and games. Cela n’était pas pris au sérieux. Comme si le cours de sport était un bouche-trou”, insiste Rudy, qui travaille, depuis qu’il est diplômé, dans le milieu du fitness.